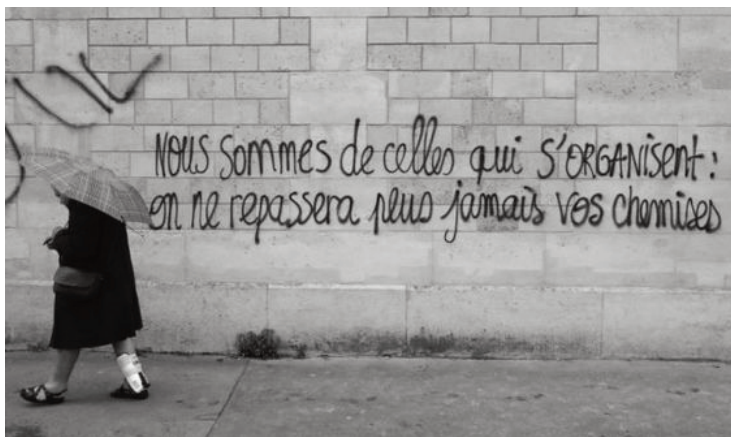


Je est un autre

représentations *queer* et ambivalences identitaires dans l'œuvre d'Abdellah Taïa

Jean Zaganiaris



AUJOURD'HUI, UN ENSEMBLE DE TRAVAUX S'INTÉRESSENT AUX questions LGBT (Lesbiennes, Gays, Bisexuels et Trans) au Maghreb, au Moyen Orient et en Extrême Orient¹. Dans son ouvrage sur la littérature marocaine, Khalid Zakri utilise l'expression « *queer* » pour commenter certains textes de Rachid O., Ibrahim Bouzalim, Karim Nasserri et Abdellah Taïa qui évoquent l'homosexualité. Toutefois, en focalisant sur le « renversement de la masculinité »² opéré par ces auteurs, Khalid Zekri laisse de côté la déconstruction des identités de genre qui est au cœur même de la plupart des approches *queer*³. À partir de l'œuvre d'Abdellah Taïa, l'enjeu de ce texte est de revenir sur les représentations protéiformes d'identités non hétéronormatives présentes dans ses romans⁴. S'il ne s'agit pas de verser dans des transpositions conceptuelles hasardeuses à partir d'un regard orientaliste et néo-colonial⁵, certaines bases théoriques de la *Queer Theory* peuvent être utilisées pour aborder certaines pratiques sociales évoquées dans le champ littéraire

marocain, en tenant compte des adéquations et des inadéquations, des ressemblances et des différences présentes entre les deux entités mises en perspective par le chercheur⁶.

Judith Butler rappelle que l'antagonisme fait partie des coalitions et leur permet de rester ouvertes, dynamiques, critiques⁷. En admettant certaines fragmentations dans les luttes contestataires et en rompant avec les conceptions universalistes visant à substantialiser le genre, il est possible de renforcer la subversion à l'égard des arbitraires culturels, y compris au sein d'un champ littéraire dont les logiques restent distinctes du champ politique⁸. A partir des romans de l'écrivain marocain Abdellah Taïa mais aussi d'une approche ethnographique basée sur des entretiens et l'observation participante de ses présentations publiques ou de ses interventions médiatiques d'ouvrages, l'idée est de saisir différentes représentations d'une sexualité à la fois en rupture avec l'assignation de genre et avec l'hétéronormativité. Si nous partons de l'idée que les identités dites "culturelles" sont constituées non pas d'appartenances figées mais de pratiques performatives hétérogènes, il serait intéressant de regarder aussi, en deuxième partie de ce texte, les évolutions dans la construction d'un rapport ambivalent à l'égard de l'Occident chez Abdellah Taïa. Bien entendu, il ne s'agit pas de dire que les artistes sont des militants politiques qui lutteraient pour les causes LGBT mais plutôt de regarder ce que Pierre Bourdieu appelle les formes de « révolutions symboliques » au sein du champ artistique et de saisir certaines mutations sociales à partir des représentations littéraires⁹. »

L'œuvre d'Abdellah Taïa est loin d'être marginalisée au Maroc. Même s'il vit en France, ce dernier est régulièrement invité à présenter ses écrits dans des lieux tels que les Instituts français, la Bibliothèque nationale du Maroc, le Festival du livre de Marrakech 2015 ou bien la Fnac de Casablanca. Il est également sollicité pour intervenir dans des médias francophones. Sans des espaces culturels ou médiatiques acceptant de rendre publics les propos d'Abdellah Taïa, il serait difficile d'avoir des productions culturelles de ce type dans le champ littéraire marocain. Comme dit encore Pierre Bourdieu, « l'artiste qui fait l'œuvre est lui-même fait, au sein du champ de production, par tout l'ensemble de ceux qui contribuent à le « découvrir » et à le consacrer en tant qu'artiste « connu » et « reconnu »¹⁰. C'est à ce niveau que l'on peut dire que le discours littéraire d'Abdellah Taïa sur le *queer* et l'homosexualité au Maroc

s'inscrit dans une dimension politique. Il fait exister publiquement des discours minoritaires visant à défendre les minorités et à rompre avec un certain hégémonisme culturel. Cette incursion des discours homosexuels et *queer* au sein du champ littéraire ne se réduit pas forcément à parler d'homosexualité masculine mais à explorer aussi les corps transidentitaires¹¹.



LE RAPPORT AVEC LES QUESTIONS LGBT ET LA QUEER THEORY

Si nous partons de l'idée que l'universalisme néo-colonial à visée impérialiste n'est pas la même chose que l'universalité à portée humaniste, respectant la pluralité sociale d'environnements donnés mais partant de l'idée qu'il existe un « monde commun » entre les individus¹², il est possible de penser la subjectivation des identités sexuées à partir des apports de la *Queer Theory* et des questions LGBT. Conscients des normativités puritaines qui encadre les discours sur la sexualité, certaines auteures jouent avec les règles du jeu, en ayant conscience que leurs productions artistiques évoluent dans un univers socio-politique muable depuis les années

2000. Ce que dit Michel Foucault dans *La volonté de savoir* au sujet des pratiques sexuelles qu'il s'agit beaucoup plus de contrôler que d'interdire ne s'applique bien entendu pas tel quel au sein de la société marocaine actuelle mais peut servir pour penser les mutations en cours et la visibilité croissante de sexualités non normatives au sein du champ littéraire marocain.

Lors d'un échange au café parisien La Vielleuse, en décembre 2016, où il nous a offert son roman *Celui qui est digne d'être aimé* (Paris, Seuil, 2017), nous avons interrogé Abdellah Taïa sur son entrée en littérature. Il nous a parlé de René de Ceccaty, qui l'a toujours encouragé à écrire et à publier alors qu'il était encore étudiant dans une fac parisienne, mais aussi de l'écrivain Loïc Barrière, qui accueillera sa première nouvelle dans son recueil collectif *Des nouvelles du Maroc* (Casablanca, EDDIF, 1999). Lors de l'échange que nous avons eu avec ce dernier en août 2017, il est revenu sur les souvenirs laissés par sa rencontre avec Abdellah Taïa : « À l'occasion du Salon du Livre de Bordeaux, les éditions Atlantica ont publié des nouvelles d'Abdellah dans une édition qui était offerte aux visiteurs¹³. Ce soir-là, il a fait un discours devant une centaine de personnes, où il parlait de sa mère de manière émouvante. Les gens étaient conquis ! Atlantica, qui possédait également les éditions Seguiet, allait rapidement publier son premier livre *Mon Maroc*, qui est un de mes livres préférés d'Abdellah. C'est également lors de ce Salon de Bordeaux qu'il a rencontré celui qui deviendrait son éditeur au Seuil, Louis Gardel. Même si l'on s'est perdu de vue pendant quelques années, Abdellah m'a envoyé chacun de ses livres. J'ai été touché qu'il m'invite à la remise du Prix de Flore¹⁴, d'abord au Seuil où il est arrivé au bras de Claudia Cardinale puis au Flore où Saint-Germain-des-Prés lui rendait hommage. Après les pitreries de Simon Libérati et Frederic Beigbeder, il a remercié le jury et il a dit quelques mots à tous ces top-model et vedettes du show-biz qui partent en week-end à Marrakech : « le Maroc d'où je viens n'est pas le Maroc fashion que vous connaissez ».

Abdellah Taïa est connu pour être le premier écrivain marocain à avoir affiché publiquement son homosexualité en juin 2007 dans les médias marocains, notamment dans la revue *Tel Quel*¹⁵. Si celle-ci n'est quasiment jamais évoquée dans son premier roman *Le rouge du tarbouche* (2004) paru chez l'éditeur français Seguiet, elle est par contre affirmée dans plusieurs romans à partir de la publication de *L'armée du salut* (2006) aux éditions du Seuil¹⁶. Cet ouvrage sera

diffusé au Maroc et Abdellah Taïa en fera plusieurs présentations publiques, notamment dans la librairie Kalila Wa Dimna et au Café Piétri de Rabat. En 2008, lors d'échanges informels par mail mais aussi au cours d'une émission radio à Casablanca à laquelle nous avons participé tous les deux, nous lui avons demandé s'il s'inscrivait dans une optique « *queer* » et sa réponse avait été affirmative à deux reprises. Lors de sa présentation publique de *Mélancolie arabe* (2008) à l'Institut français de Casablanca le 12 juin 2008, il nous avait répondu que son « prochain roman porterait sur le transgenre ». Il a poursuivi en disant que « l'idée de faire un livre qui résume les deux sexes » lui tenait à cœur. La notion de « transformation » est importante dans son œuvre et elle traverse le souci d'intégration des pratiques homosexuelles dans des enjeux de reconnaissance sociale : « Même si écrire ne me sert pas à faire de la psychanalyse, il y a une dimension sexuelle dans mes livres. Je voudrais aller au-delà de l'hétérosexualité et de l'homosexualité. Je voudrais aller vers le transgenre, la transformation ». Ce discours oral tenu à Casablanca en juin 2008 s'inscrit dans une perspective *queer*, même s'il ne s'agit bien entendu pas de faire de l'écrivain un théoricien universitaire et d'affirmer que son roman s'inscrit dans la filiation des travaux de Judith Butler, Eve Kosofsky Sedgwick ou Teresa de Lauretis. Toutefois, les concepts produits par ces dernières, que cela touche à la performativité des corps susceptibles de rompre avec la binarité des genres ou la façon d'évoquer « le placard » auquel sont condamnés les personnes LGBT au sein des productions littéraires, peuvent éclairer de façon pertinente les agencements fictionnels créés par les auteurs.

Abdellah Taïa a réalisé ce projet d'écriture énoncé deux ans plus tôt. Lors d'un débat commun que nous avons eu le 24 novembre 2010 sur le plateau de l'antenne marocaine Luxe radio à propos de son dernier roman, il nous a également répondu « oui, la question du transgenre est mienne ! Je m'inscris dans cela ». Dans *Le jour du roi* (2010), Taïa évoque deux jeunes garçons, Omar et Khalid, qui ont des rapports sexuels à la fois entre eux et avec une jeune fille, qui est la servante du plus riche des deux. Le roman de Taïa vise autant à « troubler le genre » qu'à donner une respectabilité, une légitimité et une reconnaissance à l'identité homosexuelle au sein de la société marocaine. En accord avec les présentations médiatiques effectuées en France autour de ses romans depuis *L'armée du salut*, Abdellah Taïa ira dans le sens de

cette dénonciation publique d'injustice à l'encontre des homosexuels au Maroc lors de la présentation à Rabat de son dernier roman le 11 mars 2011 au sein de la Bibliothèque Nationale du Royaume du Maroc. Abdellah Taïa a commencé par déclarer à propos de ces deux personnages : «Je veux qu'à un moment, on sache qui parle et à d'autres qu'on ne sache pas, qu'on ne sache pas qui parle. L'identité est effacée. Je veux montrer qu'il y a peut-être des relations sexuelles entre eux mais qu'ils ne se définissent pas comme homosexuels». Comme chez Proust, qu'il cite régulièrement lors de ses présentations publiques comme l'auteur auquel il a consacré une étude durant ses années universitaires à Rabat, Taïa parle d'une entité qui peut devenir quelque chose d'autre avec laquelle elle fait symbiose tout en restant elle-même : « Omar parle : « je porte le slip de khalid. J'ai mis du rouge à lèvres. Je suis Omar. Je ne suis ni garçon, ni fille. Je suis dans le désir »¹⁷.



Photographie d'Abdellah Taïa.

Si, lors de ses présentations au Maroc durant les années 2010, Abdellah Taïa a inscrit son roman dans le registre du champ littéraire et non pas du champ politique, en insistant sur les thématiques du roman mais aussi sur son amour pour l'écriture, il sait également qu'en parlant publiquement de son homosexualité, même si ce n'est pas la thématique de *Le jour du roi*, ses interventions publiques sont prises aussi dans des enjeux politiques autour de la reconnaissance des personnes LGBT au sein d'un pays où ces derniers sont punis pénalement et stigmatisés socialement. Lors de sa présentation en 2011 à la Bibliothèque nationale du Maroc, il avait avancé ses positions sur les questions LGBT : « Le rôle de la littérature est d'être la voix des sans voix et de faire exister un monde qui n'existe pas ou n'existe pas pour certains. Si mes livres arrivent à changer l'image de l'homosexualité dans la tête des marocains, je serai content. Mitli, homosexuel, mitli, celui qui aime le même que lui. Ce mot, inventé dans la langue arabe il y a quatre ans, notamment par Kif Kif, est une victoire énorme ».

Taïa sous-entend par-là que l'invention du mot *mitli* pour désigner l'homosexuel s'oppose à l'expression *zimmel* qui signifie littéralement « pédé » et s'inscrit dans le registre de l'insulte adressée également à l'hétérosexuel¹⁸. Il n'est d'ailleurs pas anodin que l'auteur ait cité Kif Kif, qui est une association de gays, lesbiennes, transsexuels et bissexuels marocains créée en 2004. Il en a été de même en 2017, lorsqu'Abdellah Taïa est venu présenter au Maroc son dernier roman *Celui qui est digne d'être aimé*, publié aux éditions du Seuil. Lors de son passage à la librairie Kalila Wa Dimna de Rabat, au Goethe Institut de Rabat ainsi qu'à la FNAC de Casablanca, il a salué les personnes homosexuelles présentes dans la salle, sans les désigner, et est revenu à plusieurs reprises sur son homosexualité constitutive à part entière de son identité d'écrivain et de ce qu'il était susceptible d'écrire : « J'écris à partir de ce que je connais, pas de ce que je ne connais pas. Je suis un écrivain marocain homosexuel et j'écris donc à partir de ce que je suis ». Il a également précisé durant les échanges avec le public que tous ses romans n'avaient pas pour thématique centrale l'homosexualité mais qu'il était important pour lui de ne pas occulter ce qui était constitutif de son être, à savoir son identité marocaine et homosexuelle¹⁹. Lors des présentations en 2017, que cela soit à Rabat, à Casa ainsi qu'au salon du livre de Paris 2017 où le Maroc était le pays invité d'honneur, nous avons par contre constaté que les références au *queer* mais aussi à Michel Foucault,

présent dans *L'armée du salut*, avaient disparu, remplacées soit par l'évocation de la culture orale existant au sein de son quartier d'enfance à Salé (réponse qu'il nous a adressée lors de la table ronde du salon du livre de Paris, 25 mars 2017), soit par l'évocation d'auteurs arabes tels que Abou Nawasse, connue pour ses propos sur l'amour entre hommes, de Al Jahiz, auteur de *Ephèbes et courtisans* où l'on voit dialoguer un homosexuel et un hétérosexuel (réponse adressée à une personne du public lors de sa présentation à l'Institut Cervantes de Rabat, 2 mai 2017)²⁰. L'œuvre de Taïa est prise entre d'un côté la volonté explicitement affichée de déconstruire le genre, notamment en mélangeant le féminin et le masculin dans ces corps androgynes dont parle le soufisme²¹, et de l'autre de défendre une identité homosexuelle plurielle mais culturellement située. A partir de 2017, la promotion de *Celui qui est digne d'être aimé* s'est faite dans le registre non plus du *queer* mais des *post colonial studies* et de la critique virulente adressée à « l'homme blanc occidental », incarnation de l'ancien colonisateur.

PAR-DELÀ L'IDENTITÉ SEXUELLE ET GENRÉE

Suite à la sortie de son roman *Le jour du roi*, nous avons effectué une interview par mail en juin 2012 avec Abdellah Taïa pour le site L'observatoire des transidentités, où nous l'avons interrogé sur la *Queer Theory* :

« **Question** : Dans *Le jour du roi*, quelles sont les raisons qui vous ont amené à écrire sur le transgenre ?

Réponse : Ecrire, c'est tout mélanger. Se mélanger. S'évaporer dans l'autre, les autres. Dans la même lumière, celle qui nous a fait naître. Je suis homosexuel assumé, mais je ne peux absolument pas vivre mon homosexualité uniquement avec des homosexuels. Le rapport à l'autre (ma mère, mes amies, mon grand frère, mes ennemis), même quand il persiste à me renier, est important à mes yeux. Très important.

Question : Est-ce qu'il y a un message que vous souhaitez faire passer sur "l'identité trans" au sein de vos livres?

Réponse : Un message ? Nous sommes tous le fruit d'un mariage explosif entre les cultures et les différentes natures humaines. Cela me paraît une évidence. Quelque chose d'assez simple à comprendre. Rejeter l'autre qui, soi-disant, ne nous ressemble pas est une énorme erreur. Parce que, en faisant cela, c'est nous-mêmes que nous rejetons, que nous tuons.

Question : Comment vous vous positionnez par rapport à la *Queer Theory* ?

Réponse : Je ne connais pas très bien la *Queer Theory*. Mais je sais qu'elle joue, depuis quelques années, un rôle fondamental pour réveiller les êtres humains d'aujourd'hui, les empêcher de glisser petit à petit, et de nouveau, vers le fascisme ».

Dans *Un pays pour mourir*, publié en 2015 aux éditions du Seuil, Abdellah Taïa parle d'Aziz, un personnage qui s'apprête à faire sa transition MtF (*Male to Female*). Lors de l'échange avec Taïa en décembre 2016 au sujet de ce roman, il nous a dit avoir été frappé par le nombre de trans algériennes rencontrées à Paris. Par contre, il n'a fait la connaissance d'aucune personne trans marocaine. Le roman rend compte de la vulnérabilité de ces personnes, parfois dans un style très cru. À un moment, Aziz explique à Zahira, l'autre protagoniste du roman, une prostituée marocaine qui vit à Paris, qu'il est prêt à trancher son sexe masculin : « Je la coupe. Tu m'entends, Zahira ? Je n'en veux plus. Quel soulagement. Quel pied ! Quitter enfin ce territoire maudit des hommes ! Sortir. Partir. Changer. Me révéler enfin. Qu'ils le veuillent ou pas. Je serai autre. Moi-même. JE LA COUPE. Sans bite. Sans verge. Sans zob. Sans excroissance. Sans sperme. Sans cette chose inutile entre les jambes qui me bousille la vie depuis toujours »²². Si la façon dont Aziz essaie de rompre avec son assignation de genre masculine en évoquant l'imitation du féminin présente dans le roman, sa personnalité est loin de se réduire à cela. D'une part, Aziz souhaite devenir comme Zahira, c'est-à-dire être une femme. La transition dont il rêve n'est pas une déconstruction des genres mais le passage du masculin assigné à la naissance vers le féminin²³. Mais d'autre part, et cela d'une façon analogue à ce « trouble dans le genre » présent dans *Le jour du roi*, Aziz est également porté vers certaines formes de symbiose entre le masculin et le féminin, notamment lors d'un passage de son enfance où il chantait avec ses sœurs : « Ils m'ont appelé à ma naissance Aziz « Le cher au cœur ». Je le suis. Avec elles. Par leur bénédiction, je deviens Aziza. Aziza. Aziza. Je pense les deux. Tout en continuant à chanter et à danser, je les mélange »²⁴. Aziz veut s'affranchir des assignations identitaires, y compris culturelles et cultuelles, sans pour autant rompre définitivement avec ce qui constitue l'ambivalence de son identité²⁵. Lorsqu'il s'apprête à être opéré pour devenir Aziza, il demande à

Aziz de rester encore un peu en lui. La rupture avec les assignations identitaires est à la fois une échappatoire et une souffrance existentielle.

On retrouve cette dimension dans *Celui qui est digne d'être aimé*, paru aux éditions du Seuil en janvier 2017. Ahmed, le personnage principal, est un enseignant marocain vivant en France. Le roman s'ouvre sur la lettre qu'il écrit à sa mère au moment où il apprend son décès. Il lui parle de la dureté qu'elle portait en elle, de la façon dont elle a perpétuellement rabaissé son père, contribuant ainsi à une dévirilisation qu'il vécut très mal²⁶. Il évoque également son homosexualité, son parcours en France au sein de l'élite culturelle parisienne où l'introduisit de manière condescendante Emmanuel, son ex-petit ami « occidental », et son incapacité à aimer autrui depuis leur rupture, notamment un autre homme appartenant à cette culture française. Après avoir subi la violence de cette assimilation, synonyme de décolonisation, Ahmed ne peut plus aimer un Français, quand bien même ce dernier connaît et apprécie le Maroc, notamment au niveau de la langue arabe²⁷. La rupture avec les assignations de genre, intrinsèquement liées à une rupture avec la violence symbolique de l'hétéronormativité inculquée par sa mère qui n'acceptera jamais son homosexualité, est présente mais reste marginale : « Face à l'autre, je vois enfin à quel point, de loin et pour toujours, tu me commandes. Tu m'as programmé. Tu as fait de moi la machine que je suis à présent. Je ne suis ni homme ni femme. Je suis toi, maman. Sans avoir tout ce que tu possèdes comme pouvoir »²⁸. La promotion de l'ouvrage s'est faite principalement autour d'un positionnement « post colonial » au sein des médias. C'est ce que l'on voit, par exemple, dans les paroles de Taïa retranscrites par un journaliste de *Jeune Afrique* : « Il a fallu que je passe par la France pour comprendre de manière politique comment les Français blancs continuent de nous voir comme des corps totalement inférieurs aux autres, comment on est lus à travers des choses qui n'ont rien à voir avec la réalité sensible, sentimentale, historique, religieuse »²⁹. Marqué par la dureté des personnages, notamment d'Ahmed qui n'accepte pas la mort de sa mère, le ton de Taïa est également dur à l'égard du regard colonial que l'on porte encore sur des maghrébins et des musulmans nés en France, considérés comme étant inférieurs ou différents des autres Français « blanc occidentaux ». Lors des présentations publiques de ce roman auxquelles nous avons pu assister de ce roman, en France

et au Maroc, Abdellah Taïa a souligné à plusieurs reprises, et à juste titre, les violences coloniales exercées sur les populations maghrébines. Toutefois, sans forcément renier ce qu'il a avancé précédemment, le ton est différent des autres promotions. Même s'il a toujours réaffirmé son attachement à Hay Salam, le quartier populaire de Salé où il grandit, Abdellah Taïa avait tendance à évoquer une certaine rencontre des cultures et à rejeter, par exemple, la thèse associant l'homosexualité au Maghreb comme une « imposition occidentale »³⁰. Le roman *Un pays pour mourir* incarne une phase transitoire qui prépare, de manière bien entendu non contingente, l'extériorisation de la violence verbale qui anime la troisième lettre de *Celui qui est digne d'être aimé*. Lors de l'émission *La grande librairie* de janvier 2015, où Abdellah Taïa présente *Un pays pour mourir* sous le regard attentif de Virginie Despentes qui faisait également partie des invités, ce dernier parle de ce qu'il « appelle la France blanche » et évoque la vengeance que souhaite prendre Aziz sur « ceux qui ont profité de lui, de tous ces Français qui ont abusé de lui et qui doivent payer ». Dans *Celui qui est digne d'être aimé*, Ahmed fait payer à Vincent, un amant profondément amoureux de lui, le simple fait qu'il soit Français et le plaque uniquement parce qu'il en veut à cette France qui l'infériorise, qui le renvoie à son statut de colonisé à civiliser. Lors de ses présentations publiques, Abdellah Taïa évoque régulièrement les questions de « la blanchité » présentes dans les *post colonial studies* telles qu'elles sont importées en France³¹. Lors de la table ronde du 25 mars 2017 au salon du livre de Paris, il répondit à Bahaa Trabelsi, auteure marocaine connue pour ses romans évoquant l'homosexualité masculine et féminine ainsi que les pratiques de sexualité hors mariage, que « l'homme blanc occidental » qui l'a humilié lui pose autant de problème que « les islamistes du Maroc », notamment les wahhabites, qu'elle fustige dans son dernier roman *La chaise du concierge* publié aux éditions casablancaises Le Fennec. C'est ce ton qui est exprimé par moment lors de la rencontre à la librairie Kalila Wa Dimna, devant un public constitué d'une centaine de personnes allant de certains enseignants des lycées publics marocains ou des lycées français de Rabat aux fans de cet auteur, bien souvent des étudiants ou des lycéens : « Au Maroc, le français, notamment la langue, exerce une domination très forte. Ahmed entraîne le Français blanc dans son territoire, dans son rapport à l'imaginaire et à la mort. Il le met dans une situation où il se décolonise. Mais ensuite le Français est plus fort, le Parisien est plus

fort, il le pousse à intégrer la culture française, il le colonise de nouveau ».

Toujours lors de sa présentation à la librairie Kalila Wa Dimna, Abdellah Taïa a montré que derrière les questions post coloniales évoquées durant la promotion du livre en France se cache des pratiques littéraires inhérentes aux conditions sociales de production de l'œuvre : « Ce livre est né en 2006 quand je suis tombé amoureux d'un garçon, je lui ai donné rendez-vous au café La Vieilleuse... Et il n'est pas venu... Et je me suis demandé comment survivre à quelqu'un dont on est tombé amoureux et qui ne vient pas... Pour ne pas mourir, j'ai écrit cet absent dont j'ai eu accès à l'intimité, son sexe, et deux jours après, je suis avec ce sentiment amoureux sincère, fort, et cette personne n'est pas là ». En d'autres termes, c'est Abdellah Taïa qui a été dans la peau de Vincent, cet amant amoureux qu'Ahmed quitte pour se venger de cette France néo-coloniale. En présentant son roman à Kalila Wa Dimna, mais aussi lors de sa participation à l'émission *La grande librairie* diffusée le 24 mars 2014 (la veille de sa participation à la table ronde que nous avons modéré au salon de Paris), Abdellah Taïa a indiqué que *Celui qui est digne d'être aimé* exprime une colère à partir d'une position identitaire qui est celle d'un écrivain marocain, homosexuel et musulman, en soulignant à chaque fois qu'il n'a rien contre la France elle-même mais contre la condescendance civilisatrice de l'Occident³². Avant sa présentation à la librairie Kalila Wa Dimna mais après avoir suivi ses premières interventions médiatiques pour la promotion du livre en France, nous avons envoyé un mail à Abdellah Taïa indiquant que la pire des choses pour ce roman serait qu'on l'identifie entièrement à son personnage Ahmed, ayant des comptes à régler avec la France et animé d'une violente haine à l'égard des occidentaux. Dans sa réponse, Taïa nous avait dit que le texte n'allait pas dans un sens unilatéral : « Il y a les deux points de vue dans mon dernier roman: j'ai veillé à équilibrer le propos, ne pas tomber dans le simplisme... La critique sévère est portée des deux côtés... Je suis un peu Ahmed. Mais Ahmed est d'abord est une création littéraire. Ahmed va plus loin que moi. Dépasse toutes les lignes. Il va trop loin (et tant mieux). On doit toujours aller trop loin quand on écrit... »³³. Cette construction des discours sur les identités restent attachée au champ littéraire, quand bien même elle revête parfois, comme le souligne régulièrement l'auteur dans ses interventions médiatiques, une dimension politique.



La composante « islamique » de la société marocaine, évoquée bien souvent lorsqu'il s'agit de parler de la censure dont le sexe fait l'objet au sein de ce pays, n'empêche pas la production de certains discours sur la sexualité et les pratiques sexuelles. Si nous laissons de côté certaines formes d'islamocentrisme à partir desquelles on définit généralement cette fiction sociologique qu'est « le monde arabo-musulman », nous pouvons constater que les discours tenus dans des pays tels que le Maroc, y compris au niveau de l'homosexualité ou des transidentités, peuvent être pensés en relation avec la *Queer Theory* à propos de la déconstruction des identités de genre. C'est en ce sens que l'on peut parler d'une « politique de coalition » qui s'oppose à une « politique identitaire »³⁴; et qui est susceptible d'expliquer certaines logiques du champ littéraire marocain.

Il ne s'agit pas de focaliser uniquement l'attention sur un contexte spécifique, voir sur les enjeux et les positions du champ littéraire, mais de regarder quelle est la nature de ces discours parlant de la sexualité et des pratiques sexuelles au sein d'un contexte où il serait communément admis qu'on n'en parle pas. Cette transposition des thématiques de la *Queer Theory* au sein du champ littéraire marocain ne vise pas à occulter les spécificités contextuelles mais à rendre plus effective leur réalité complexe. Les catégories binaires et réifiées, du type « Orient/Occident », sont insuffisantes pour penser les dimensions composites de nos

sociétés. La réalité sociale n'est pas constituée à partir d'identités monistes et homogènes. Elle comprend une multitude de symbioses et de métissages multiformes qui remettent parfois en cause les marqueurs identitaires, quand bien même ces derniers sont mobilisés par les acteurs du champ littéraire. La littérature marocaine de langue française est un terrain susceptible de nous aider à sortir des thèses culturalistes et de penser le « genre » et le « trans-genre » en rapport avec la spécificité des représentations exprimées par les écrivains.

Jean Zaganiaris

Notes :

1. Voir, entre autres, Marie Bronte, "Gay Paradise – kind of : les espaces de l'homosexualité masculine à Beyrouth", *EchoGéo*, n°25, 2013 ; KingJarrad Hayes, *Queer nations, marginals sexualities in the Maghreb*, Chicago, Chicago University Press, 2000 ; Merouane Mehoular, "International Social Agents and Norm Diffusion: The Case of LGBTQ Rights in Morocco", *Project on Middle East Political Science*, n°20, juin 2016 ; Asfaneh Najmabadi, *Professing selves : transsexuality and same sex desire in Iran*, Duke, Duke University Press, 2014 ; Momin Rahman, *Homosexuality, Muslim cultures and modernity*, London, Palgrave Macmillan, 2014 ; Achim Rohde, "Gay, cross-dressers and Emos, nonnormative masculinities in militarized Iraq", *Journal of Middle East Women Studies*, 12, 3, 2016, J. Zaganiaris, *Queer Maroc, représentations des genres, des sexualités et des transidentités dans la littérature marocaine*, Paris, Des Ailes sur un Tracteur, 2014.
2. Khalid Zekri, *Fiction du réel*, Paris, L'Harmattan, 2006, pp. 177-179. Pour Khalid Zekri, les rapports sexuels entre deux hommes décrits par les écrivains marocains mettent en relief « la masculinisation de l'homosexualité active » et « la féminisation de l'homosexualité passive ».
3. Nikki Sullivan, *A critical introduction to Queer Theory*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2001.
4. Dans le numéro de la revue *Expressions Maghrébines* (vol.16, n°1, 2017) consacré aux sexualités non normatives au Maghreb et dans la diaspora, la plupart des articles évoquent Abdellah Taïa. Ce dernier a également publié l'un de ses textes dans le numéro.
5. Jean Zaganiaris, *Un printemps de désirs, Représentation des genres dans la littérature et le cinéma marocains à l'heure des Printemps arabes*, Casablanca, La Croisée des Chemins, 2014.
6. Sur l'analogie pensée en termes d'adéquations et d'inadéquations entre deux entités distinctes, voir Jean-Claude Passeron, « L'inflation des diplômes. Remarques sur l'usage de quelques concepts analogiques en sociologie », *Revue Française de Sociologie*, XXIII, 1982, pp. 551-554 et p. 574 ; Philippe Corcuff, *La société de verre, pour une éthique de la fragilité*, Paris, Armand Colin, 2002, notamment pp. 139-141 et *Où est passé la critique sociale ? Penser le global au croisement des savoirs*, Paris, La Découverte, 2012, pp. 127-129 et pp. 187-190 ; pour une application pratique de cette posture, voir l'introduction de Jean Zaganiaris, *Queer Maroc, représentations des genres, des sexualités et des transidentités dans la littérature marocaine*, Paris, Des Ailes sur un Tracteur, 2014.
7. Judith Butler, *Trouble dans le genre*, [1990], Paris, La Découverte, 2005, pp. 74-83.
8. Judith Butler, *Rassemblement. Pluralité, performativité et politique*, Paris, Fayard, collection « à venir », 2016, p. 57.
9. Pierre Bourdieu, *Manet, une révolution symbolique*, 1^{ère} édition 2013, Paris, Points essai, 2016,

- p. 14 ; sur cette approche employée en sociologie de la littérature, voir Antoine Idier, *Les vies de Guy Hocquenghem. Politique, sexualité, culture*, Paris, Fayard, 2017.
10. Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, Paris, Seuil, 1998, p. 280.
11. Le terme « queer » n'est guère employé au Maroc, où l'on parle plutôt « d'homosexualité » ; sur les précautions sémantiques au sujet de l'expression « queer » employée au sein d'aires géographiques non européennes, voir Paola Bacchetta, « Queer et xénophobie dans le nationalisme hindou post colonial », *Cahiers du genre*, n°50, 2011 et Jarrod Hayes, Margaret R. Higonnet, William Spurlin, "Introduction : comparing Queerly, Queering comparaison theorizing identities between cultures, histories and disciplines", *Comparatively Queer – Interrogating identities across time and culture*, New York, Palgrave MacMillan, 2010.
12. Sur cette question, voir l'apport fondamental de Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la politique ?*, [1955], Paris, Seuil, 2001.
13. Il s'agit du livre *Mon Maroc*, qui paraîtra aux éditions Séguier en 2000.
14. En 2010.
15. Il n'est pas, par contre, le premier écrivain homosexuel marocain. C'est Rachid O qui, au cours des années 90, a publié les premiers romans au sein desquels un narrateur marocain décrivait ses expériences sexuelles avec des garçons.
16. Sur cet ouvrage, voir Jean Zaganiaris, « Sexe, mensonges et littérature » : la place des homosexualités et des islamités dans les productions littéraires marocaines », Rémi Bethmont, Martine Gross (dir.), *Homosexualité et traditions monothéistes: vers la fin d'un antagonisme ?*, Genève, Labor et Fides, 2017.
17. Abdellah Taïa, *Le jour du roi*, Paris, Seuil, 2010, pp. 138-139 et p. 179.
18. Sur ces registres insultants, Didier Eribon, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999, pp. 74-87.
19. Lors de la présentation de son roman *Un pays pour mourir* (Seuil, 2015) à l'émission *La grande librairie*, en janvier 2015, abdellah Taïa dira « Il n'y a pas que l'homosexuel qui vit des injustices, à côté de lui il y a des gens qui vivent des injustices pires que lui ». Le roman évoque différents migrants évoluant dans une situation précaire à Barbès et à la Porte de Vincennes.
20. Lors de la rencontre à Kalila Wa Dimna en février 2017, Abdella Taïa évoquera de manière centrale parmi ses références des soufis tels que Rûmi et des poètes arabes, et non plus Proust, comme c'était le cas en 2011 lors de la rencontre à la bibliothèque nationale du Royaume du Maroc.
21. La référence à l'androgynie est reprise à l'écrivain marocain Abdelkébir Khatibi ; sur la question des représentations androgynes dans certains textes littéraires marocains inspirés par le soufisme, Jean Zaganiaris, « La beauté des corps transidentitaires : Khatibi, Leftah, Taïa », Abdellah Baida (dir.), *Les valeurs éthiques et esthétiques dans la littérature et les arts*, Rabat, Publications de l'ENS, 2016.
22. Abdellah Taïa, *Un pays pour mourir*, Paris, Seuil, 2015, p. 34.
23. Le narrateur définit précisément la nature de sa transition ; voir *ibid.*, p. 80 : « Il fallait faire cette opération. Ce changement qui n'en était pas un. Je ne passerai pas du garçon à la fille. Je deviendrais la fille que je suis depuis toujours, bien avant que je ne vienne au monde».
24. *Ibid.*, p. 46 ; voir aussi pp. 94-95.
25. *Ibid.*, p. 47 : « Une nuit, j'ai pris une décision : ne plus exister. Je n'allais plus être un Algérien. Ni un Arabe. Ni un musulman. Ni un Africain. Rien de tout cela ».
26. Cette thématique est présente dans *Le jour du roi*.
27. Abdellah Taïa, *Celui qui est digne d'être aimé*, Paris, Seuil, 2017, p. 17 et pp. 28-31.
28. *Ibid.*, p. 19.
29. M. Rachedi, « Abdellah Taïa, enfant du Maroc, homosexuel et révolté », *Jeune Afrique*, janvier 2017.
30. A. Taïa, « Non, l'homosexualité n'est pas imposée aux Arabes par l'Occident », *Rue 89*, février 2013.
31. Pour un exemple de cette importation, voir Didier Fassin et Eric Fassin (dir.), *De la question sociale à la question raciale : représenter la société française*, Paris, La Découverte, 2006.
32. A. Taïa vit et publie en France depuis une dizaine d'années.
33. A. Taïa nous a autorisé à publier sa réponse dans notre lettre lorsque nous lui avons demandé l'autorisation après l'avoir reçue.
34. Judith Butler, *Trouble dans le genre*, op. cit., p. 80.